

BACCALAURÉAT GÉNÉRAL

SESSION 2014

ÉPREUVE ANTICIPÉE DE FRANÇAIS

SÉRIES ES - S

Durée de l'épreuve : 4 heures

Coefficient : 2

Dès que le sujet vous est remis, assurez-vous qu'il est complet.
Ce sujet comporte 8 pages numérotées de 1/8 à 8/8.

L'usage des calculatrices est interdit.

Le candidat s'assurera qu'il est en possession du sujet correspondant à sa série.

Objet d'étude :

Le personnage de roman, du XVII^{ème} siècle à nos jours

Le sujet comprend :

Texte A : Fénelon, *Les Aventures de Télémaque*, 1699

Texte B : Victor Hugo, *Quatrevingt-Treize*, 1874

Texte C : Emile Zola, *L'Assommoir*, 1877

Texte D : Raymond Queneau, *Zazie dans le métro*, 1959

Texte A : Fénelon, *Les Aventures de Télémaque*, 1699

Ce roman fut composé par Fénelon pour l'éducation de l'héritier royal à une époque où le souverain se doit de maîtriser l'art de la guerre. Dans notre extrait, le prince grec, Télémaque, prisonnier en Égypte, assiste à une guerre civile.

Je fus, du haut de cette tour, spectateur d'un sanglant combat. Les Égyptiens qui avaient appelé à leur secours les étrangers, après avoir favorisé leur descente, attaquèrent les autres Égyptiens, qui avaient le roi à leur tête. Je voyais ce roi qui animait les siens par son exemple : il paraissait comme le dieu Mars¹. Des ruisseaux de sang coulaient autour de lui. Les roues de son char étaient teintes d'un sang noir, épais et écumant. À peine pouvaient-elles passer sur des tas de corps morts écrasés. Ce jeune roi, bien fait, vigoureux, d'une mine haute et fière, avait dans ses yeux la fureur et le désespoir : il était comme un beau cheval qui n'a point de bouche² ; son courage le poussait au hasard, et la sagesse ne modérait point sa valeur. Il ne savait ni réparer ses fautes, ni donner des ordres précis, ni prévoir les maux qui le menaçaient, ni ménager les gens dont il avait le plus grand besoin. Ce n'était pas qu'il manquât de génie. Ses lumières égalaient son courage, mais il n'avait jamais été instruit par la mauvaise fortune, ses maîtres avaient empoisonné par la flatterie son beau naturel. Il était enivré de sa puissance et de son bonheur ; il croyait que tout devait céder à ses désirs fougueux : la moindre résistance enflammait sa colère. Alors il ne raisonnait plus. Il était comme hors de lui-même. Son orgueil furieux en faisait une bête farouche. Sa bonté naturelle et sa droite raison l'abandonnaient en un instant. Ses plus fidèles serviteurs étaient réduits à s'enfuir. Il n'aimait plus que ceux qui flattaient ses passions. Ainsi il prenait toujours des partis extrêmes contre ses véritables intérêts, et il forçait tous les gens de bien à détester sa folle conduite. Longtemps sa valeur le soutint contre la multitude de ses ennemis. Mais enfin il fut accablé. Je le vis périr : le dard³ d'un Phénicien perça sa

¹ Mars : dieu de la guerre.

² Cheval qui n'a point de bouche : cheval qui n'obéit pas.

³ Dard : arme de jet.

poitrine. Il tomba de son char, que les chevaux traînaient toujours, et ne pouvant plus
tenir les rênes, il fut mis sous les pieds des chevaux. Un soldat de l'île de Chypre lui
25 coupa la tête, et, la prenant par les cheveux, il la montra comme en triomphe à toute
l'armée victorieuse.

« Je me souviendrai toute ma vie d'avoir vu cette tête qui nageait dans le sang,
ces yeux fermés et éteints, ce visage pâle et défiguré, cette bouche entrouverte, qui
semblait vouloir encore achever des paroles commencées, cet air superbe et
30 menaçant, que la mort même n'avait pu effacer. Toute ma vie il sera peint devant
mes yeux, et si jamais les dieux me faisaient régner, je n'oublierais point, après un si
funeste exemple, qu'un roi n'est digne de commander, et n'est heureux dans sa
puissance, qu'autant qu'il la soumet à la raison. Hé ! quel malheur, pour un homme
destiné à faire le bonheur public, de n'être le maître de tant d'hommes que pour les
35 rendre malheureux ! »

Texte B : Victor Hugo, *Quatrevingt-Treize*, 1874

Sur un navire de guerre, en pleine tempête, un canon mal arrimé menace de provoquer le naufrage et sème la panique à bord.

Alors une chose farouche commença ; spectacle titanique ; le combat du canon contre le canonnier ; la bataille de la matière et de l'intelligence, le duel de la chose contre l'homme.

L'homme s'était posté dans un angle, et, sa barre et sa corde dans ses deux poings, adossé à une porque¹, affermi sur ses jarrets² qui semblaient deux piliers d'acier, livide, calme, tragique, comme enraciné dans le plancher, il attendait.

Il attendait que le canon passât près de lui.

Le canonnier connaissait sa pièce, et il lui semblait qu'elle devait le connaître. Il vivait depuis longtemps avec elle. Que de fois il lui avait fourré la main dans la gueule ! C'était son monstre familier. Il se mit à lui parler comme à son chien.

– Viens, disait-il. Il l'aimait peut-être.

Il paraissait souhaiter qu'elle vînt à lui.

Mais venir à lui, c'était venir sur lui. Et alors il était perdu. Comment éviter l'écrasement ? Là était la question. Tous regardaient, terrifiés.

Pas une poitrine ne respirait librement, excepté peut-être celle du vieillard qui était seul dans l'entrepont avec les deux combattants, témoin sinistre.

Il pouvait lui-même être broyé par la pièce. Il ne bougeait pas.

Sous eux le flot, aveugle, dirigeait le combat.

Au moment où, acceptant ce corps-à-corps effroyable, le canonnier vint provoquer le canon, un hasard des balancements de la mer fit que la caronade³ demeura un moment immobile et comme stupéfaite. « Viens donc ! » lui disait l'homme. Elle semblait écouter.

Subitement elle sauta sur lui. L'homme esquiva le choc. La lutte s'engagea. Lutte inouïe. Le fragile se colletant⁴ avec l'invulnérable. Le belluaire⁵ de chair attaquant la bête d'airain. D'un côté une force, de l'autre une âme.

Tout cela se passait dans une pénombre. C'était comme la vision indistincte d'un prodige.

Une âme ; chose étrange, on eût dit que le canon en avait une, lui aussi ; mais une âme de haine et de rage. Cette cécité paraissait avoir des yeux. Le monstre avait l'air de guetter l'homme. Il y avait, on l'eût pu croire du moins, de la ruse dans cette masse. Elle aussi choisissait son moment. C'était on ne sait quel gigantesque insecte de fer ayant ou semblant avoir une volonté de démon. Par moment, cette sauterelle colossale cognait le plafond bas de la batterie, puis elle retombait sur ses quatre roues comme un tigre sur ses quatre griffes, et se remettait à courir sur l'homme. Lui, souple, agile, adroit, se tordait comme une couleuvre sous tous ces mouvements de foudre. Il évitait les rencontres, mais les coups auxquels il se dérobaient tombaient sur le navire et continuaient de le démolir.

Un bout de chaîne cassée était resté accroché à la caronade. Cette chaîne s'était enroulée on ne sait comment dans la vis du bouton de culasse. Une extrémité

¹ Porque : pièce de bois qui renforce la structure d'un navire.

² Jarrets : parties de la jambe.

³ Caronade : ancien modèle de canon.

⁴ Se colletant : se mesurant.

⁵ Belluaire : gladiateur qui combat les bêtes fauves.

40 de la chaîne était fixée à l'affût¹. L'autre, libre, tournoyait éperdument autour du canon dont elle exagérait tous les soubresauts. La vis la tenait comme une main fermée, et cette chaîne, multipliant les coups de bélier par des coups de lanière, faisait autour du canon un tourbillon terrible, fouet de fer dans un poing d'airain. Cette chaîne compliquait le combat.

45 Pourtant l'homme luttait. Même, par instants, c'était l'homme qui attaquait le canon ; il rampait le long du bordage, sa barre et sa corde à la main ; et le canon avait l'air de comprendre, et, comme s'il devinait un piège, fuyait. L'homme, formidable, le poursuivait.

50 De telles choses ne peuvent durer longtemps. Le canon sembla se dire tout à coup : Allons ! il faut en finir ! et il s'arrêta. On sentit l'approche du dénouement.

¹ Affût : chariot supportant un canon.

Texte C : Emile Zola, *L'Assommoir*, 1877

Gervaise lave son linge au lavoir. Elle vient d'apprendre que son amant Lantier l'a trompée avec la sœur de Virginie.

Gervaise ôta ses mains, regarda. Quand elle aperçut devant elle Virginie, au milieu de trois ou quatre femmes, parlant bas, la dévisageant, elle fut prise d'une colère folle. Les bras en avant, cherchant à terre, tournant sur elle-même, dans un tremblement de tous ses membres, elle marcha quelques pas, rencontra un seau plein, le saisit à deux mains, le vida à toute volée.

« Chameau, va ! » cria la grande Virginie.

Elle avait fait un saut en arrière, ses bottines seules étaient mouillées. Cependant, le lavoir, que les larmes de la jeune femme révolutionnaient depuis un instant, se bousculait pour voir la bataille. Des laveuses, qui achevaient leur pain, montèrent sur des baquets. D'autres accoururent, les mains pleines de savon. Un cercle se forma.

« Ah ! le chameau ! répétait la grande Virginie. Qu'est-ce qui lui prend, à cette enragée-là ! »

Gervaise en arrêt, le menton tendu, la face convulsée, ne répondait pas, n'ayant point encore le coup de gosier de Paris. L'autre continua :

« Va donc ! C'est las de rouler la province, ça n'avait pas douze ans que ça servait de paillasse à soldats, ça a laissé une jambe dans son pays... Elle est tombée de pourriture, sa jambe... »

Un rire courut. Virginie, voyant son succès, s'approcha de deux pas, redressant sa haute taille, criant plus fort :

« Hein ! avance un peu, pour voir, que je te fasse ton affaire ! Tu sais, il ne faut pas venir nous embêter, ici... Est-ce que je la connais, moi, cette peau ! Si elle m'avait attrapée, je lui aurais joliment retroussé ses jupons ; vous auriez vu ça. Qu'elle dise seulement ce que je lui ai fait... Dis, rouchie¹, qu'est-ce qu'on t'a fait ?

- Ne causez pas tant, bégaya Gervaise. Vous savez bien... On a vu mon mari, hier soir... Et taisez-vous, parce que je vous étranglerais, bien sûr.

- Son mari ! Ah ! elle est bonne, celle-là !... Le mari à madame ! Comme si on avait des maris avec cette dégaine !... Ce n'est pas ma faute s'il t'a lâchée. Je ne te l'ai pas volé, peut-être. On peut me fouiller... Veux-tu que je te dise, tu l'empoisonnais, cet homme ! Il était trop gentil pour toi... Avait-il son collier, au moins ? Qui est-ce qui a trouvé le mari à madame ?... Il y aura récompense... »

Les rires recommencèrent. Gervaise, à voix presque basse, se contentait toujours de murmurer :

« Vous savez bien, vous savez bien... C'est votre sœur, je l'étranglerai, votre sœur... »

- Oui, va te frotter à ma sœur, reprit Virginie en ricanant. Ah ! c'est ma sœur ! C'est bien possible, ma sœur a un autre chic que toi... Mais est-ce que ça me regarde ! Est-ce qu'on ne peut plus laver son linge tranquillement ! Flanque-moi la paix, entends-tu, parce qu'en voilà assez ! »

¹ Rouchie : insulte argotique synonyme de prostituée.

Texte D : Raymond Queneau, *Zazie dans le métro*, 1959

La scène raconte une bagarre dans un café.

C'était maintenant des troupes de loufiats¹ qui surgissaient de toutes parts. Jamais on n'a pu croire qu'il y en avait tant². Ils sortaient des cuisines, des caves, des offices, des soutes. Leur masse serrée absorba Gridoux puis Turandot aventuré parmi eux. Mais ils n'arrivaient pas à réduire Gabriel aussi facilement. Tel le coléoptère attaqué par une colonne myrmidonne³, tel le bœuf assailli par un banc hirudinaire⁴, Gabriel se secouait, s'ébrouait, s'ébattait, projetant dans des directions variées des projectiles humains qui s'en allaient briser tables et chaises ou rouler entre les pieds des clients.

Le bruit de cette controverse⁵ finit par éveiller Zazie. Apercevant son oncle en proie à la meute limonadière, elle hurla : courage, tonton ! et s'emparant d'une carafe la jeta au hasard dans la mêlée. Tant l'esprit militaire est grand chez les filles de France. Suivant cet exemple, la veuve Mouaque dissémina des cendriers autour d'elle. Tant l'esprit d'imitation peut faire faire de choses aux moins douées. S'entendit alors un fracas considérable : Gabriel venait de s'effondrer dans la vaisselle, entraînant parmi les débris sept loufiats déchaînés, cinq clients qui avaient pris parti et un épileptique.

D'un seul mouvement se levant, Zazie et la veuve Mouaque s'approchèrent du magma humain qui s'agitait dans la sciure et la faïence. Quelques coups de siphon⁶ bien appliqués éliminèrent de la compétition quelques personnes au crâne fragile. Grâce à quoi, Gabriel put se relever, déchirant pour ainsi dire le rideau formé par ses adversaires, du même coup révélant la présence abîmée de Gridoux et de Turandot allongés contre le sol. Quelques jets aquagazeux dirigés sur leur tronche par l'élément féminin et brancardier les remirent en situation. Dès lors, l'issue du combat n'était plus douteuse.

¹ Loufiats : terme argotique désignant les garçons de café.

² « Jamais on n'a pu croire qu'il y en avait tant » : orthographe fantaisiste pour « Jamais on n'eût pu croire qu'il y en eût tant ».

³ Colonne myrmidonne : colonne de fourmis. Myrmidons : peuple, selon la légende, issu de la métamorphose d'une colonie de fourmis et conduit par Achille pendant la guerre de Troie.

⁴ Hirudinaire : qui est formé de sangsues.

⁵ Controverse : débat.

⁶ Siphon : bouteille remplie d'une boisson gazeuse ; jeu de mots avec l'expression argotique « recevoir un coup sur le siphon », sur la tête.

I – Vous répondrez d’abord à la question suivante (4 points) :

Quels intérêts les scènes de bataille présentent-elles pour les quatre romanciers du corpus ?

II – Vous traiterez ensuite, au choix, l’un des trois sujets suivants (16 points) :

1. Commentaire :

Vous commenterez l’extrait de Fénelon (texte A).

2. Dissertation :

Les récits de combat ont-ils uniquement pour objectif de créer des figures héroïques ?

Vous répondrez au sujet dans un développement argumenté, en vous fondant sur les textes du corpus ainsi que sur les textes que vous avez étudiés et lus ; vous pourrez éventuellement élargir votre réflexion aux œuvres cinématographiques.

3. Invention :

A votre tour, racontez le combat physique d’un personnage contre un objet de votre choix. Vous veillerez à la qualité littéraire de votre texte.